

### CHAPITRE XIII

Le dernier jour d'Alain et de son serviteur s'est levé. Le silence continue de régner au château, où les vieux barons croient leurs projets secrets. Les souffrances morales et physiques, les angoisses, les nuits sans sommeil, ont changé Alain à un point extrême. Quand il pense à sa jeunesse, à sa mère, son beau visage prend une expression désespérée, puis, par instant, sur ses traits mâles se lit une résolution implacable.

« Non, a-t-il dit cette nuit même encore à Ennoch, non, non, ne cherche plus à m'ébranler. Je ne saurais sortir de Hauteceœur que par le grand chemin. Cette peine que tu prends pour mon évasion sera ta perte et la mienne. Elle précipitera notre mort. Ennoch, mon ami, crois-moi, jamais je ne fuirai comme un criminel. »

La lutte lui est pénible, et il sent qu'elle n'est pas finie. Ennoch, en quittant son maître, lui a promis de revenir bientôt.

Le fauconnier, sous la triste impression d'une phrase de Godefroy à Sigismond qu'il a saisie la veille au soir dans les corridors, vient trouver Ennoch. « N'aborde ma personne demain, que quand tout sera fait : » voilà ce qu'il a entendu dire au seigneur Godefroy et ce qu'il répète à son camarade.

— Nous sommes perdus! nous sommes perdus, mon seigneur et moi! dit Ennoch en l'apprenant. De Nantes rien n'arrive. La baronne sera tombée, comme nous, dans quelque guet-apens, ou bien la justice implorée arrivera trop tard... Que faire?... Ma mère, que j'aurais voulu revoir, moi aussi!...

— Ennoch, reprit le fauconnier, ne te désole pas. Je ne voulais pas te le dire, craignant de t'émotionner encore. Mais on a vu rôder une femme autour du château, une femme qui te demandait, qui voulait pénétrer

jusqu'à toi; les sentinelles aux ordres des barons lui ont refusé le passage.

— Dis, était-ce ma mère?... parle!

— Chacun le pensait.

— Avait-elle les yeux bruns, l'air bon, la démarche tremblante, des...

— Je ne l'ai pas vue, moi. Mais on raconte que tremblante, en effet, en arrivant, elle a retrouvé ses jambes de quinze ans pour suivre vers Nantes une députation de paysans allant réclamer pour vous la justice du duc. Elle disait à tous ceux qu'elle rencontrait : « Ennoch... « Ennoch! mon fils! Je veux voir Ennoch! Rendez-le « moi! »

— Bonne mère! Au risque de laisser mes jours dans quelque entreprise hardie, je cours sur ses pas, je veux la voir, moi aussi, l'embrasser...

— Ne tente rien de pareil, Ennoch. » Et le fauconnier apprit à son ami qu'il savait pertinemment que de divers côtés de la seigneurie, sans bruit, les vassaux, les paysans s'étaient levés à la nouvelle de l'incarcération du seigneur Alain, et que, massée, armée, cachée dans les broussailles, toute une petite troupe était prête à s'avancer sur le château au moment opportun.

Ennoch respira. Le fauconnier ne pouvait pas le tromper. Ses actes ne permettaient aucun soupçon à

cet égard. Il le pria de continuer à le renseigner sur tout ce qu'il apprendrait au dedans comme au dehors. Transporté, plein d'espoir, bientôt à plat ventre, Ennoch rampe à travers l'ouverture pratiquée dans son cachot, et court vers celui où gémissait son maître. Là, avec une ardeur toute nouvelle, muni d'outils fournis par le fauconnier, il se met à travailler à l'enlèvement d'une des pierres basses du cachot, mais il est forcé d'y renoncer, le mur à cet endroit étant d'une grande épaisseur.

Fiévreusement il cherche d'autres moyens pour pénétrer dans l'intérieur et délivrer son maître, lorsque son compagnon lui montre une lime qu'il tient cachée dans son pourpoint. Les deux petits Bretons lèvent à la fois leurs regards vers les barreaux du soupirail.

« Donne, donne vite, dit Ennoch. Seigneur Alain et moi, nous ne sommes gros ni l'un ni l'autre. Il nous suffira bien d'un seul barreau de moins ! »

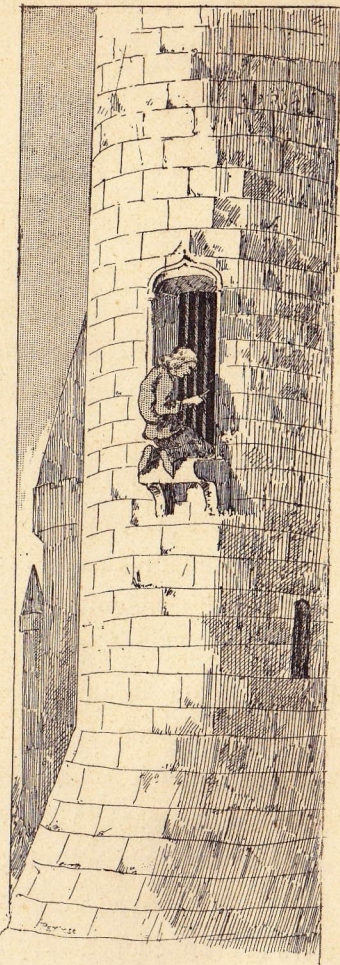
Et la lime allait, venait, attaquait le fer profondément. Grâce aux saillies de certaines pierres anguleuses qui avaient déjà servi à Ennoch, pour grimper s'entretenir avec son maître et lui passer des vivres, les difficultés pouvaient se vaincre plus facilement. La besogne marchait. Des mains d'Ennoch fatiguées, la lime passait dans celles du fauconnier, et ainsi de suite.

Alain entendait le bruit du travail, mais, tout entier

à ses pensées et à ses sombres pressentiments, il n'y prenait autrement garde.

Il eût été inutile du reste de chercher à arrêter Ennoch dans son courageux élan, et d'autre part Alain ne pouvait lui témoigner de la joie de cette entreprise, qu'il n'approuvait pas. Le jeune baron continuait donc de se livrer à ses réflexions qui le menaient vers sa mère, la lui montraient gravissant son calvaire sans la consolation d'y suivre son fils pas à pas.

Déjà les brumes de la nuit se dissipaient, au firmament les étoiles s'éteignaient peu à peu, et à l'horizon les nuages s'entr'ouvraient pour laisser passer un sourire du soleil. Ennoch effrayé de la

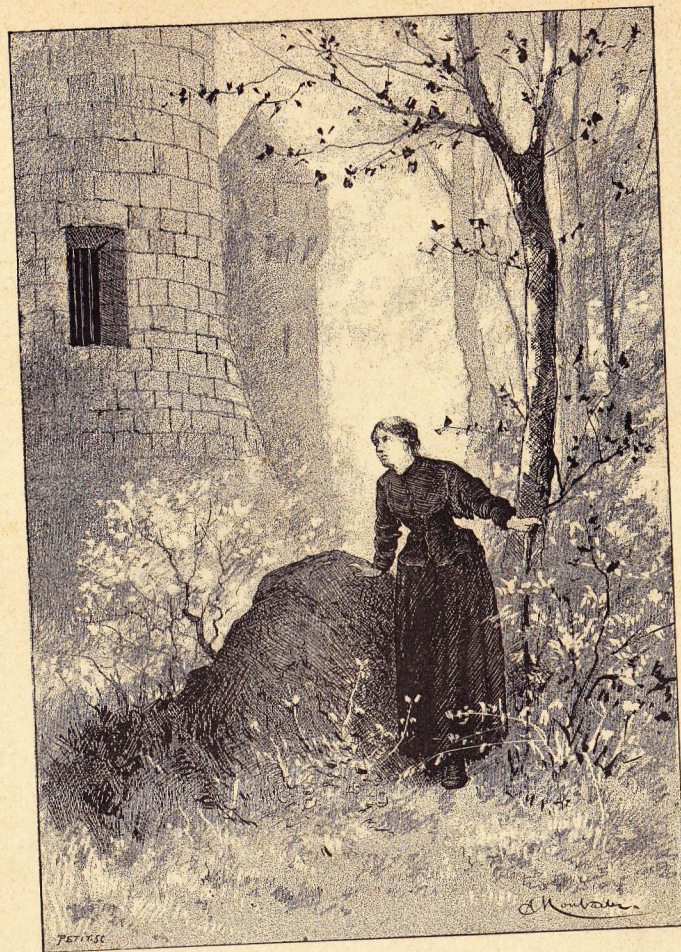


fuite du temps, sans nouvelles de Nantes, renvoya le fauconnier à l'affût de ce qui pouvait se passer. Il ne vivait plus. Sa main accélérât convulsivement les derniers mouvements de la lime.

. . . . .

. . . . .

Ce que le fauconnier vient d'apprendre est horrible ! Alain va périr. Dans une heure ou deux, dans quelques instants peut-être, le rejeton de la puissante maison n'existera plus. L'affolement dans lequel cette nouvelle jette cet enfant le fait courir de tous côtés ; il voudrait appeler au secours, mais il ne le peut de crainte de tout compromettre. Il ne peut non plus, sans troubler l'évasion des prisonniers, aller leur révéler ce qu'il sait ; car il a aperçu Sigismond rôdant vers les escaliers profonds qui descendent aux souterrains. Qu'allait faire par là ce misérable ? L'instant fatal serait-il arrivé ? Dans l'agitation où le met cette pensée, le pauvre enfant arpente les couloirs, monte, descend, remonte vers la tour, en gagne le sommet. De là, il aperçoit de grandes ombres s'avancant de loin vers le manoir. Si c'étaient les envoyés du duc de Bretagne !... Une troupe de cavaliers armés arrivait en effet. Le fauconnier se précipite vers la sentinelle, la supplie de pousser un cri d'appel. Il se jette à ses genoux, la presse, la conjure,



ON A VU RODER UNE FEMME AUTOUR DU CHATEAU. (P. 210.)

mais la sentinelle est inflexible. Une lutte s'engage. Le fauconnier accule le soldat vers l'escalier de pierre qu'il vient de monter et, par un brusque mouvement, y précipite celui qui lui résistait.

En une seconde le fauconnier se hissant sur un des créneaux agite dans les airs des banderoles aux armes de Hauteœur ; elles sont aperçues. Il semble que les cavaliers pressent le pas. L'enfant prend la trompe, l'approche de ses lèvres, et en tire un formidable son. Des fossés du manoir, des ajoncs de la lande, tout un monde se lève. Des groupes se forment sous les murs du château ; on s'entend, on combine ses plans. On va forcer les portes, lorsque, apercevant le bataillon qui s'avance, les assaillants l'attendent pour réunir tous les efforts.

Le fauconnier continue ses signes désespérés. Ses lèvres ne quittent plus la trompe, à travers laquelle son âme semble passer tout entière, tant il met de feu, d'angoisse dans ses appels. Ses forces faiblissent cependant, car la trompe perd insensiblement de sa sonorité ; lorsque tout à coup, un corps fend l'espace et vient se briser sur les dalles de la cour, après s'être déchiré aux tranchants des tourelles et aux angles aigus du vieux monument. Une main ennemie, à la solde des barons, avait précipité le fauconnier du haut du créneau. Un cri s'échappe de toutes les poitrines qui battent haletantes au delà

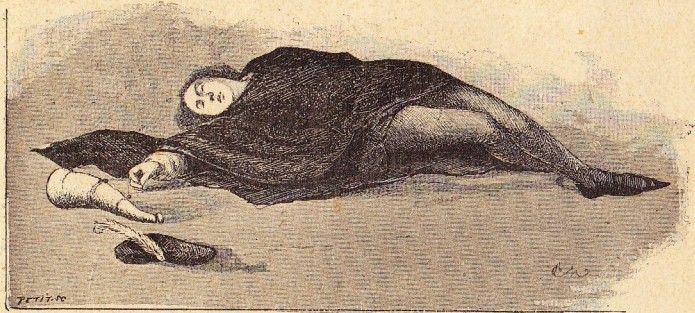
— Trop tard, lui répond le scélérat, et il atteignait déjà Alain pour l'étouffer, lorsque la porte s'ouvre, et des gens d'armes pénètrent et s'emparent de lui. Ils sont guidés par Berthe, qui s'écrie : « C'est là que j'ai souffert ; là, le seigneur Alain est venu me délivrer... je viens le délivrer à mon tour. »

Le cachot se remplit. Les chaînes du captif sont rompues, on entraîne au dehors les deux innocents condamnés à mourir. Les gens d'armes et les envoyés du duc de Bretagne ont peine à protéger Sigismond qui, à son tour, est couvert de chaînes et solidement garrotté... La vue des prisonniers excite l'animosité contre les barons et l'indigne valet : « Qu'on les pendre ! Livrez-les nous ! »

A ce moment la foule augmente. Elle arrive houleuse, mugissante, de tous les côtés à la fois. Le cortège des gens du duc a fait impression et entraîné sur son passage curieux et mécontents. Un groupe de femmes pénètre dans la cour. Berthe s'élançe à sa rencontre... le nom de la baronne Achille circule. Les rangs s'ouvrent. Chacun s'incline devant une femme jeune encore, pâle, défaite. Alain qui l'aperçoit, soutenu par Ennoch, court se jeter dans ses bras et oublier sur le cœur maternel toutes ses angoisses.

Ennoch inquiet tourne ses regards de tous côtés.

« C'est le jour de la justice ! C'est le jour des mères ! » s'écrie-t-on, lorsque, presque portée par un groupe de paysans, s'avance la mère d'Ennoch, les bras tendus, le regard triomphant : « A moi ! le gars, » dit-elle. Et à son tour elle couvre de caresses la tête de son fils.



A cette scène attendrissante en succède une autre. La vue du petit fauconnier, dont on vient de ramasser le corps, arrache un cri de stupeur aux deux mères et aux enfants qui viennent de se retrouver.

« Et on dit que c'est le jour des mères ! dit la baronne les yeux baignés de pleurs. Il doit avoir une mère, cet enfant, que ce jour pourtant remplira de douleur. »

Alain et son fidèle Ennoch sont fort impressionnés de la triste fin du fauconnier : « Martyr de son dévouement à une juste cause, Dieu l'aura récompensé, dit la baronne.

— Oui, mais sa mère, réplique Alain en portant tendrement à ses lèvres la main de dame Anne.

— Dieu lui accordera la grâce de ne lui point survivre, enfant. Ce sera le commencement de son bonheur. »

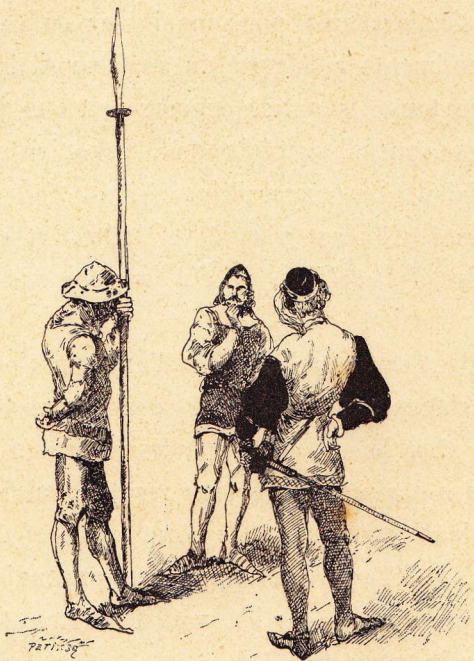
Toute la maison de Romoald et les serviteurs des barons s'étaient unis pour manifester en ce moment leurs sentiments à l'égard du seigneur Alain, et plus haut que tous les autres demandaient que justice fût faite des coupables. Sigismond, invectivé par tous, s'entendait traiter comme il le méritait. Son caractère, sa cruauté n'étaient plus à craindre, et sans l'intervention des soldats, il eût expiée sur-le-champ tous ses forfaits.

Pendant ce temps, les gens d'armes avaient pénétré dans le château et, guidés par quelques serviteurs des barons, cherchaient les coupables pour s'en emparer. Après bien des recherches sans résultat, on les trouva cachés dans un coin retiré. Leur audace était mise à néant, et ils se virent gardés en prisonniers, dans le château même où ils voulaient être traités en grands seigneurs.

Lorsque, avant de partir pour Nantes où devait se faire le procès des coupables, ceux-ci, sous bonne escorte, traversaient les cours de Hauteceur, un vieillard

conduit par une enfant fendit la foule, et arrivant jusqu'à eux s'écria :

« Je puis mourir, je sais que l'heure de la justice a sonné ; que Dieu me prenne, pour que de son ciel j'assiste à sa vengeance ! »







MADAME  
L. DE BELLAIGUE

LA VENGEANCE  
D'UN  
HAUTECŒUR

A. PICARD  
ÉDITEUR

BIBLIOTHÈQUE  
BLEUE ILLUSTRÉE



LA VENGEANCE  
D'UN HAUTECŒUR

ALOÏDE PICARD  
ÉDITEUR

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉDUCATION MATERNELLE

---

LA VENGEANCE  
D'UN HAUTECŒUR


PAR

M<sup>me</sup> L. DE BELLAIGUE, née DE BEAUCHESNE

---

*ILLUSTRATIONS DE MONTADER*

---



PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, rue Saint-Benoît, 7

À

MONSIEUR ET MADAME BIARNÈS

LOUISE DE B.